

Vous propose le
lundi 8 février
14 heures
au Cinémarivaux



Film albanais italien

Vierge sous serment (Vergine Giurata)

De Laura Bispuri – VOST - 1h27 – 30 septembre 2015
Avec Alba Rohrwacher, Flonja Kodheli, Lars Eidinger

Semaine de Cinéma
européen
4, 7, 8 et 9 février 2016



Réalisatrice-scénariste italienne, **Laura Bispuri** est née à Rome en 1977.

Diplômée en Cinéma de l'Université de Rome « La Sapienza », Laura Bispuri est devenue membre de l'École de réalisation et de production « Fandango Lab Workshop ». Avec son court métrage *Passing Time*, elle a remporté le Prix du Meilleur Court-Métrage en 2010 aux David di Donatello (l'équivalent italien des César). Avec son autre court-métrage *Biondina*, elle a été désignée en 2011 comme « **Talent émergent de l'année** » par le syndicat de la critique italienne. *Vierge sous Serment* est son premier long-métrage qui, au cours de sa phase de développement, a été sélectionné aux Ateliers de la Cinéfondation du Festival de Cannes, au « New Cinema Network » (marché international de la coproduction du Festival de Rome), aux Ateliers d'Angers, et au « Gap Financing » (marché de la coproduction européenne du Festival de Venise). En 2015, le film a été sélectionné au Festival de Berlin en compétition officielle, et a remporté le prix Nora Ephron au Festival de Tribeca.

***Vierge sous serment* : devenir un homme pour exister**

Dans son film, Laura Bispuri nous raconte comment une jeune femme se fait homme pour échapper au sort fait aux femmes par les archaïsmes patriarcaux de l'Albanie profonde

Un père albanais montre une balle de fusil à sa fille : c'est ainsi qu'il lui annonce qu'elle vient d'être promise en mariage, et qu'en garantie de sa soumission à son époux, le père doit lui-même inclure la munition dans la dot. Dans son premier long métrage, *Vierge sous serment* (Vergine giurata), en compétition à Berlin, l'Italienne Laura Bispuri a décidé de s'en prendre à un thème grave et révoltant : la condition de la femme dans certaines sociétés patriarcales aux codes archaïques, notamment dans l'Albanie rurale, un univers fermé mal connu des autres pays, d'autant plus que l'industrie du cinéma du pays est encore balbutiante. Il y a quatre ans, la compétition berlinoise avait toutefois déjà accueilli un film coproduit par l'Albanie sur la justice sommaire que s'appliquent directement les autochtones entre eux selon les règles iniques de la loi du Kanun : *The Forgiveness of Blood* [+] de l'Américain Joshua Marston (critique). Cette fois, c'est une industrie encore plus jeune qui fait sa toute première apparition en compétition à Berlin grâce au film de Bispuri : celle du Kosovo, pourvu depuis 2004 d'un Centre national de la cinématographie. C'est d'ailleurs dans les grandioses mais inquiétants paysages de montagnes qui séparent l'Albanie du Kosovo que cette production de la société italienne Vivo Film (avec, également, des partenaires albanais, suisses et allemands, et le soutien du Programme MEDIA) a été partiellement tournée, parmi des massifs qu'on qualifie communément de Montagnes des damnés.

Le personnage qu'on suit plus particulièrement est une jeune femme habillée en homme qui se fait appeler Mark et débarque chez sa sœur Lila (Flonja Kodheli), en Italie, après quatorze ans de séparation. Le suspense est maintenu un certain temps sur sa situation, mais à travers des flashbacks réguliers montrant l'époque où Mark avait les cheveux longs et se faisait appeler Hana, on comprend que pour échapper à l'oppression qui s'exerce inflexiblement sur les femmes en Albanie, conformément à la loi du Kanun, elle a choisi de jurer sa virginité et d'effacer tout signe extérieur de féminité pour intégrer la société des hommes. À présent en Italie, cet autre monde où les filles peuvent être aussi féminines qu'elles le souhaitent, ou pas, le personnage, incarné par l'inimitable Italienne Alba Rohrwacher, qui ne recule décidément devant aucun défi (la transformation physique se doublant en l'espèce de la difficulté de la langue albanaise, qu'elle utilise ici de manière totalement convaincante), fait face à une autre forme de silence et de répression. Isolée linguistiquement (car si l'italien est sans doute la langue étrangère la plus parlée du pays, l'Italie étant un pays d'émigration notoire pour les Albanais, c'est moins fréquent dans les campagnes), ce qui ne fait qu'ajouter à l'incompréhension que son choix suscite, dans ce pays sans Kanun, de nouveau, elle ne sait plus qui elle est, et sent refaire surface en elle des instincts longtemps comprimés (comme sa poitrine, serrée dans des bandes de coton qui se mettent à la gratter et lui deviennent insupportables).

Au jeu remarquablement sensible de Rohrwacher, dont on scrute les micro-expressions et les gestes discrètement empruntés, comme ceux d'un petit garçon, la caméra de Bispuri répond avec une grande délicatesse, notamment dans le décor récurrent de la piscine, un lieu où les corps sont ouvertement exposés et libres qui est aussi aliénant que fascinant pour Mark/Hana. Les retrouvailles avec sa sœur sont aussi des retrouvailles avec elle-même, ou plutôt une découverte, ayant si longtemps été "pas grand-chose", mais on sent aussi que cette fois, la métamorphose qui commence ici sera définitive, sans aucun retour en arrière.

Bénédicte PROT, pour CINEUROPA, le 12 02 2015



Alba Rohrwacher
dans une scène du film

Dans les replis obscurs des Montagnes des Damnés, au cœur de l'Albanie, se terrent quelques hameaux lointains aux maisons éparses. Les hommes y sont rudes et rocailleux à l'instar du sol sur lequel ils travaillent, loin de l'agitation du monde moderne et de ses considérations. Des villages presque suspendus hors du temps. Les lois albanaises n'arrivent pas jusque-là. Seul le kanun le droit coutumier séculaire, régit les alliances, les conflits, la vie, la mort des habitants, œil pour œil, dent pour dent... Sauf si tu es une femme : peut-être alors ne vaux-tu même pas le prix de tes dents. Ici on n'endort pas les demoiselles avec des contes de fées, inutile qu'elles attendent le prince charmant. Ici personne, ni rien, ne les délivrera, si ce n'est la balle de fusil que chaque père offre à celui qui épouse sa fille. Une balle pour que le futur mari puisse abattre, sans représailles, son épouse si elle lui désobéit.

Pourtant que la montagne est belle ! Au début on ne sait rien de tout ce contexte : simples spectateurs émerveillés par la beauté incroyable de cette nature qui s'étend sous nos yeux. Observateurs innocents de ces gens rêches qui vaquent à leurs occupations, ceux qui arrivent, celui qui s'embarque, que la caméra va suivre désormais : Mark. Un taiseux, un gringalet avare en sourires. Pas plus qu'on ne sait vraiment de quel pays il part, on ne sait dans lequel il arrive. Est-ce un autre, est-ce le même ? Le voici dans un lieu aux antipodes de son point de départ, une ville grouillante qui semble engloutir indifféremment femmes et hommes. S'il est impressionné, notre gars reste de marbre ; il observe, impavide. Étrange silhouette qui s'enfonce dans la ville, fluette et dérisoire.

Puis le voilà parvenu devant une porte d'appartement. Il frappe. On lui ouvre. Hésitation, étonnement, malaise... On le toise... Tant de sentiments contradictoires semblent se bousculer. Puis Lila, sa sœur d'adoption et son époux, acceptent de l'accueillir. Seule Jonida, leur fille, se montre peu aimable envers cet oncle tombé du ciel qui commence par lui piquer sa chambre. L'adolescente qui vient de découvrir ce que c'est que d'avoir des seins qui poussent est très désorientée par cet être androgyne qui a le comportement d'un mâle sans en avoir la carrure, ni la lourdeur...

C'est un premier film vraiment intrigant, qui ne cède à aucune facilité, exigeant, précis, anticonformiste. Laura Bispuri, partant d'une histoire toute simple, la transcende, dévide des multitudes de pistes subtiles, passionnantes. Par couches successives, les épaisseurs de tissu tombent, jusqu'à aboutir à une mise à nu intégrale et touchante de son personnage principal. Vous l'aurez peut-être deviné, l'enfance de Mark fut celle d'une jeune fille éprise de liberté, rêvant d'avoir les mêmes droits que les garçons : arpenter les bois, porter une arme, être considérée comme eux... Droits chèrement acquis au prix de sa féminité, de sa sexualité, en devenant une de ces rares « Vierges sous serment », statut curieusement accepté dans cette société patriarcale. En naviguant d'une époque à une autre de son existence, on assiste à sa mue touchante, complexe... Et c'est paradoxalement en observant la déconstruction progressive de cette vierge sous serment qu'on va peu à peu comprendre comment elle s'est construite.



PROCHAINE SÉANCE :

THE LESSON

Lundi 8 février 2016 à 14 heures



embobine

119, rue Boullay 7100 Mâcon - 03 85 36 97 30
contact@embobine.fr

www.embobine.fr